

JEAN-BAPTISTE CERLOGNE

MARENDA A TSESALET (1885)

Un bò dzor lo matin m'est venu la vernecca
 D'allé mé promené. Dze fremo la bottecca ;
 Dze pregno mon bâton, dze parto to solet
 Pe fére un petsou tor aoutre pe Tsesalet.
 Quan dze me si trovà protso de Monflouri,
 Senza ren l'y pensé, dze recontro un ami,
 Que l'allàve i torgnaou p'atseté de bebeille,
 Et prendre de feulé pe se grante feille.
 In me totsén la man me deut : « Que féde-vò ?
 Dz'attendzò dei gran ten de vo vère tsi no :
 Vo sade come l'est noutro petsou megnadzo
 Se dze poui vo s-offri de pan et de fromadzo,
 De voutra compagni dze vo m'en retorné,
 Et celle comechon le fo poué aprè dené ».
 - Cognëssen son bon coeur, sa grâce m'atteriàve ;
 In quatre pà dz'arivo i mëtso que restàve.
 Et lé, lliu lo premiè, s'avance din la lliou,
 Et pouë me vat uvri la porta de son baou.
 Doze vatse in entren, dessu dove rentsàye,
 L'etson totte bien grässe et bien insonaillàye.
 « Venide, m'at-ë deut, ce din lo gabenet ;
 Prende place un momen inque aper di fornet.
 -Derendzàde-vo pa, se volei bien me creire.
 -Cen no derendze ren. Maque euna coppa a beire ! ».

 V'ucha vu, din ci baou, l'y perdzan pa lo ten ;
 Pa s-un d'intre tseut leur restàve a fére ren.
 A la carra d'un ban euna feille feulàve ;

Contre lliè sa seraou sur la tabla copàve
 Pe son frère un dzepon de jouli drap tanet ;
 L'ère la pi dzovenna a fére de pitset.
 Lo pi petsou garçon se treinàve pe terra,
 In rebatten lo tsat catsà dedin sa berra ;
 Un atro pi grosset fabrecàve un tsaven,
 Et lo viou papa-gran l'ètse a l'ei teni men.
 Tot cen l'ère assedu, tsacun a son ovrado ;
 A peina qu'in sentset lo bien ledzè tapadzo
 Di sicliemen di borgo et di dzen tra-la-la
 Que la mamma tsantàve in breichen son meinà.

Atot la coppa in man s'avance lo compàre,
 Porten un quarteron de ci de la comàre.
 Un manté su la table, épatà propramen.
 S'est vu tsardza de roba et mè dz'i deut : Amen !
 - Porto ! me deut l'ami ; compére, maque beide ;
 Dze l'i fé-lo cassé, n'en la crotta tan freide.
 - Là ! Dz'acetto la coppa et beyo san façon,
 Et pouë dze la remetto i s-âtre de meison ;
 Mè soven su son bor leur pot pouson a peina :
 L'est-é pe l'amé pa, l'est-é p'avei de geina ?
 Aprè lo secon tor la leichàvon passé ;
 Gneun d'âtre que no dò la voillet mè beigé.
 Dze començo a copé de grevière et de flantse,
 Et tseut le s-âtre aprè, se lévon de leur bantse ;
 L'un uvre son caoutè, l'âtro son corbetson,
 Et vegnon, a bë-tor, se copé marendzon.
 De demi teisa llioien qu'a peina l'avendzàvon,
 S'implichan bien le pouin et pouë se retiràvon.

A pa ren vo catsé, dz'èro fran étonnà

Quand devan mè dz'i vu cinq fromadzo intanà !
 Lo premiè su lo plat l'ètse an bonna grevière
 Pa fête p'un fretè, mè p'an bonna fretère.
 Un âtro gamolà, d'un impanna d'autsaou,
 De son fià di pequen parfèumàve lo baou.
 Un mortaret tot pers, que gardàvon incàro,
 L'ayet fèt un fretè di montagne de Sarro.
 L'ètse su cella matse un bien sado bocon,
 Que l'ayan reservà p'euna bouna occajon.
 Un bò fromadzo grà devant mè s'épatàve ;
 Cella qui l'ayet fèt contenta l'aveitsàve.
 Teuteun un bò reblec, fèt de la mèma man,
 Sayet lo miou de tseut accompagnè mon pan.
 Tot in mindzen n'en fèt dove bartavelàye
 Et beyen un bon cou, le s-aoure son passàye.
 Lo solei l'ayet fèt le trei quar de son tor,
 Et l'ombra de la nèt bientou gagnàve i dzor,
 Quan l'at sonnà per mè l'aoura desagréabla
 Que m'a fèt levé pià de dèstot cella tabla.
 Car l'est ren lo pleisi qu'in a avouè le gran,
 (Surtou quan l'ambechon vat todzor i devan)
 S'in lo compàre a ci qu'in trouve a la campagne
 Dèstot lo pouro tet, i pià de la montagne.

CERLOGNE J.-B. (1889). *Poésies en dialecte valdôtain*. Aoste: Imprimerie Mensio

TRADUCTION EN FRANÇAIS

GOÛTER À CHESALLET

Un beau jour, le matin, il me vint la fantaisie
D'aller me promener. Je ferme ma boutique ;
Je prends mon bâton, je pars tout seul,
Pour faire un petit tour du côté de Chésalet.
Lorsque je me trouvai près de Montfleuri,
Sans y penser, je rencontre un ami,
Qui allait chez le tourneur pour acheter des bobines,
Et prendre de quoi filer pour ses plus grandes filles.
En me touchant la main, il me dit : « Que faites-vous ?
J'espérais depuis longtemps de vous voir chez nous :
Vous savez comment est notre petit ménage
Si je puis vous offrir du pain et du fromage,
En votre compagnie je vais m'en retourner,
Et ces commissions je les ferai après dîner ».
-Connaissant son bon coeur, sa grâce m'attirait ;
En quatre pas j'arrive à la maison où il demeurerait.
Et là, lui le premier, s'avance dans l'allée,
Et puis va m'ouvrir la porte de son étable.
Douze vaches, en entrant, sur deux rangées,
Étaient toutes bien grasses et bien munies de sonnailles.
« Venez, me dit-il, ici, dans ce cabinet ;
Prenez place, un instant près du fourneau.
-Ne vous dérangez pas, si vous voulez bien me croire.
-Cela ne nous dérange en rien. Seulement une coupe à boire ! ».

Si vous aviez vu, dans cette étable, on n'y perdait pas le temps :
Pas un, entre tous, ne restait à rien faire.
Au coin d'un banc une fille filait ;

Près d'elle, sa soeur, sur la table coupait
 Pour son frère, un gilet de joli drap tanné ;
 La plus jeune était à faire des dentelles.
 Le plus petit garçon se traînait par terre,
 En roulant le chat caché dans son bonnet ;
 Un autre plus grand fabriquait un panier,
 Et le vieux grand-papa était à les observer.
 Tous ces gens étaient assidus, chacun à son ouvrage ;
 À peine entendait-on le bien léger bruit
 Du sifflement de rouet et du beau tra-la-la
 Que la mère chantait en berçant son enfant.

Avec la coupe en main s'avance le compère
 Portant un quarteron du vin de la commère.
 Une nappe sur la table étendue proprement,
 S'est vue chargée de nourritures et moi j'ai dit : Amen !
 -A votre santé ! Me dit l'ami ; compère, buvez seulement ;
 Je l'ai fait un peu chauffer, nous avons la cave tant froide.
 -Là ! J'accepte la coupe et je bois sans façon,
 Ensuite je la remets aux autres de la maison ;
 Mais souvent sur son bord leurs lèvres posent à peine :
 Est-ce pour ne pas l'aimer, ou pour avoir de la gêne ?
 Après le second tour, ils la laissent passer ;
 Aucun autre que nous deux ne la voulait plus baiser.
 Je commence à couper du gruyère et du pain
 Et tous les autres ensuite se lèvent de leur banc ;
 L'un ouvre son couteau, l'autre sa petite serpette,
 Et viennent, tour à tour, se couper leur part de goûter.
 Près d'elle, sa soeur, sur la table coupait
 Pour son frère, un gilet de joli drap tanné ;
 La plus jeune était à faire des dentelles.

Le plus petit garçon se traînait par terre,
 En roulant le chat caché dans son bonnet ;
 Un autre plus grand fabriquait un panier,
 Et le vieux grand-papa était à les observer.
 Tous ces gens étaient assidus, chacun à son ouvrage ;
 À peine entendait-on le bien léger bruit
 Du sifflement de rouet et du beau tra-la-la
 Que la mère chantait en berçant son enfant.

Avec la coupe en main s'avance le compère
 Portant un quarteron du vin de la commère.
 Une nappe sur la table étendue proprement,
 S'est vue chargée de nourritures et moi j'ai dit : Amen !
 -A votre santé ! Me dit l'ami ; compère, buvez seulement ;
 Je l'ai fait un peu chauffer, nous avons la cave tant froide.
 -Là ! J'accepte la coupe et je bois sans façon,
 Ensuite je la remets aux autres de la maison ;
 Mais souvent sur son bord leurs lèvres posent à peine :
 Est-ce pour ne pas l'aimer, ou pour avoir de la gêne ?
 Après le second tour, ils la laissent passer ;
 Aucun autre que nous deux ne la voulait plus baiser.
 Je commence à couper du gruyère et du pain
 Et tous les autres ensuite se lèvent de leur banc ;
 L'un ouvre son couteau, l'autre sa petite serpette,
 Et viennent, tour à tour, se couper leur part de goûter.
 A une demi-toise loin (de la table) qu'à peine ils atteignaient,
 Ils se remplissaient bien les mains et puis se retiraient.

Pour ne rien vous cacher, j'étais vraiment étonné
 Lorsque j'ai vu devant moi cinq fromages entamés !

Le premier sur le plat, c'était un bon gruyère
 Fait non par un fruitier, mais par une bonne fruitière.
 Un autre vermoulu, d'un empan de hauteur,
 De son odeur piquante parfumait l'étable.
 Un autre fromage tout bleu, qu'ils gardaient à part,
 Avait été fait par un fruitier des montagnes de Sarre.
 Et par dessus ce tas était un bien savoureux morceau,
 Qu'on avait réservé pour une bonne occasion.
 Un beau fromage gras devant moi s'étendait ;
 Celle qui l'avait fait contente le regardait.
 Cependant un beau fromage à la crème, fait de la même main
 Savait mieux que les autres accompagner mon pain.
 Tout en mangeant, nous fîmes quelques causeries,
 Et buvant un bon coup, les heures sont passées.
 Le soleil avait fait les trois quarts de son tour,
 Et l'ombre de la nuit bientôt l'emportait sur le jour,
 Lorsque sonna pour moi l'heure désagréable
 Qui me fit lever pied de dessous cette table.
 Car ce n'est rien que le plaisir qu'on a avec les grands,
 (surtout parce que l'ambition va toujours au devant)
 Si on le compare à celui qu'on trouve à la campagne
 Sous un pauvre toit, au pied de la montagne.

WILLIEN R., LANDI L. (par les soins de). (1974) *Cerlogne* dans *Noutro Dzen Patoué*
 n. 7/1974. Aoste: ITLA

TRADUZIONE IN ITALIANO

MERENDA A CHESALLET

Un bel giorno, al mattino, mi prese la fantasia
di andare a passeggiare. Chiudo bottega;
prendo il mio bastone, parto da solo,
per fare un giretto dalle parti di Chesallet.
Quando mi ritrovai nei pressi di Montfleuri,
per caso, incontro un amico
che si recava dal tornitore per acquistare delle bobine
e prendere di che filare per la sua figlia maggiore.
Dandomi la mano, mi disse : «Che fate?
Da tempo mi auguravo di avervi in casa nostra :
sapete com'è la nostra piccola casa,
se posso offrirvi pane e formaggio,
in vostra compagnia me ne torno
e queste compere le farò dopo pranzo».
Conoscendo la sua generosità, il suo invito mi attirava;
quattro passi e giungo alla casa dove abitava.
E lì, lui per primo, mi precede lungo uno stretto passaggio,
e poi va ad aprire la porta della sua stalla.
Dodici mucche, entrando, su due file,
erano tutte ben pasciute e munite di campanacci.
«Venite, mi dice, qui nello stanzino
ad accomodarvi un momento accanto alla stufa.
-Non disturbatevi, credetemi.
-Non mi disturba affatto. Beviamo solamente una coppa!».

Se aveste visto, in questa stalla non si perdeva tempo:
non una persona, tra tutti, rimaneva disoccupata.

All'angolo di una panca una ragazza filava.

Accanto a lei, sua sorella, tagliava sul tavolo
per il fratello, un panciotto di tessuto di lana marrone;
la più giovane era intenta a lavorare il pizzo.

Il bambino più piccolo gattonava sul pavimento,
facendo rotolare il gatto nascosto nel berretto;

un altro più grande fabbricava un cesto,

e l'anziano nonno stava ad osservarli.

Tutti erano impegnati, ognuno al suo lavoro;

si sentiva appena il leggerissimo rumore

del cigolio dell'arcolaio e della nenia

che la mamma cantava cullando il suo bimbo.

Con la coppa in mano si avvicina il compare,

portando una caraffa di vino della comare.

Sulla tovaglia pulita stesa sul tavolo,

compare ogni sorta di cibo e io dissi: Amen!

-Alla vostra salute! mi dice l'amico; compare, bevete pure;

l'ho lasciato riscaldare un po', abbiamo una cantina molto fredda.

Accetto la coppa e bevo volentieri,

in seguito la passo agli altri commensali;

ma spesso le loro labbra ne sfiorano appena il bordo:

sarà perché non lo gradiscono, oppure per imbarazzo?

Dopo il secondo giro, la lasciano passare;

nessun altro, all'infuori di noi due, la vuole baciare.

Inizio a tagliare la fontina e il pane

poi tutti gli altri si alzano dalla panca;

uno estrae la lama del coltello, un altro la piccola roncola,

e vengono, a turno, a tagliarsi la loro parte di merenda.

A una mezza tesa dal tavolo che raggiungevano appena,

si riempivano per bene le mani quindi si allontanavano.

Per non nascondervi nulla, ero veramente stupito
 quando ho visto davanti a me cinque formaggi iniziati!
 Il primo sul piatto era un buon gruviera
 fabbricato non da un casaro, ma da una capace casara.
 Un altro ben stagionato, alto una spanna,
 con il suo odore penetrante profumava la stalla.
 Un altro formaggio interamente blu, che tenevano a parte,
 era stato prodotto da un casaro degli alpeggi di Sarre.
 E sopra questo mucchio c'era un pezzo molto saporito
 che avevano conservato per una buona occasione.
 Un bel formaggio grasso era davanti a me;
 quella che lo aveva fabbricato lo guardava soddisfatta.
 Tuttavia un bel formaggio alla panna, fatto dalla stessa mano,
 era in grado meglio degli altri di accompagnare il mio pane.
 Mangiando, chiacchierammo un po'
 E, bevendo volentieri, le ore trascorsero.

Il sole aveva compiuto i tre quarti del suo giro
 e l'ombra della notte tosto vinceva il giorno,
 quando suonò per me l'ora spiacevole
 che mi fece togliere i piedi da sotto il tavolo.
 Poiché non c'è nulla di meglio del piacere che si ha con i grandi
 (soprattutto perché l'ambizione viene sempre prima)
 se lo si compara con quello che si trova in campagna
 sotto un povero tetto, ai piedi della montagna.

Traduzione realizzata dal Guichet Linguistique